

NOTES SUR L'HISTOIRE DE LA PRESSE JAPONAISE

*Christiane Séguy **

AVANT LA NAISSANCE DE LA PRESSE MODERNE

Le Japon et l'Europe: similitudes et divergences

Si globalement la presse moderne européenne est le fruit d'une évolution lente, progressive et harmonieuse, le développement de la presse japonaise se fit par paliers, par bonds successifs. La première phase, qui se situe entre l'apparition de la première feuille de nouvelles imprimée et le premier véritable périodique s'étendit en Europe sur un peu plus d'un siècle, de la fin du XVe au début du XVIIe siècle, alors qu'au Japon elle fut beaucoup plus longue, couvrant pratiquement toute l'époque d'Edo (1603-1867), soit deux siècles et demi. La deuxième phase, qui sépare le premier périodique du premier quotidien, fut elle aussi franchie, en Europe, en un peu plus d'un siècle, entre le début du XVIIe et le début du XVIIIe siècle, tandis qu'au Japon, elle dura moins de dix ans, de 1862 à 1871. Puis, les étapes furent encore brûlées: avant la fin du siècle, le Japon se dota d'une presse moderne et populaire dont les tirages, le dynamisme et la variété n'avaient rien à envier à ses contemporains occidentaux.

L'information au Japon à l'époque des Tokugawa

Pendant l'époque d'Edo, l'accès à l'information était, à l'image de la société féodale, soigneusement hiérarchisé et cloisonné.

A la base de la pyramide, le *Kawaraban*, feuille de nouvelles imprimée, illustrée et commentée, était une forme d'expression populaire qui, tolérée par les autorités, n'avait ni la vocation ni le droit de critiquer le pouvoir ou de dénoncer les réalités sociales.

Les informations importantes, comme par exemple le contenu des *Fûsetsugaki*, des rapports sur la situation en Occident, étaient entre les mains d'une minorité de hauts fonctionnaires ou de chefs militaires et ne filtraient que rarement au-dehors de ces couches privilégiées.

Face à ces types de communication horizontale, il n'existait qu'une forme de communication verticale: ce que le peuple était censé savoir lui était transmis d'en haut par des notes ou avis officiels, que l'on appelait *Ofuregaki*. Ce mode de fonctionnement illustre bien la pensée politique de l'époque: "*Yorashimu beshi, shirashimu bekarazu*", "[le peuple] doit se conformer, et non être informé"

Aussi, l'une des revendications du *Jiyû minken undô*, le mouvement pour la liberté et les droits du peuple, depuis le début des années dix-huit cent soixante-dix jusqu'à la proclamation de la Constitution en 1889, sera de renverser ce principe et de réclamer la souveraineté du peuple. Mais pour faire un premier pas vers la démocratisation de la vie politique, il fallait d'abord créer un moyen de communiquer les idées, accessible à tous: le journal.

Les nouvelles de l'étranger: les *Fûsetsugaki*

Après 1640, la fermeture du pays ordonnée par Tokugawa Ieyasu et ses successeurs devint effective et le Japon resta pratiquement isolé du reste du monde. Mais il gardait une fenêtre entrouverte sur l'Occident, grâce aux nouvelles qui lui parvenaient, certes après de nombreux détours, mais de façon régulière, au moins une fois par an. Elles n'étaient destinées qu'aux plus hauts fonctionnaires de l'administration centrale (*Tairô, Rôjû et Wakadoshiyori*) qui en principe étaient les seuls à y avoir droit – en principe – car les fuites étaient inévitables. Ces nouvelles de l'étranger devaient intéresser au plus haut point les responsables politiques, qui sans doute observaient très attentivement les prétentions coloniales des Occidentaux en Chine et en Asie du sud-est et les mouvements qui risquaient d'affecter directement ou indirectement le Japon.

Chaque année, les capitaines des navires hollandais, les seuls, avec les Chinois, à entretenir encore des liens commerciaux avec le Japon, devaient remettre aux autorités en même temps qu'une liste de l'équipage et des marchandises un rapport sur la situation à l'étranger. Ces rapports annuels en hollandais, traduits et recopiés à la main, les *Oranda Fûsetsugaki* s'inspiraient généralement de journaux publiés dans les colonies hollandaises. Les

informations étaient variées, mais parvenaient souvent, surtout pour les nouvelles d'Europe, avec un retard de plusieurs mois, voire de plusieurs années. Ainsi, la nouvelle de la Révolution française fut rapportée pour première fois en 1794. A partir de 1840, les rapports furent remis accompagnés de journaux, ce qui permettait aux traducteurs officiels du Bakufu de vérifier l'exactitude des informations et de sélectionner certains articles. L'histoire de la presse retiendra que les *Fûsetsugaki* avaient d'une certaine manière permis un premier contact avec le "journal" et une idée théorique du journalisme, mais la pratique restait encore à réaliser.

A la portée de tous: les *Yomi-uri kawaraban*

La population, surtout citadine, avait son propre réseau de communication: les *Yomi-uri kawaraban*. C'étaient de simples feuilles volantes illustrées, accompagnées de quelques commentaires, qui se vendaient à la criée dans les quartiers animés des villes. Le terme courant *kawaraban* ("imprimé sur argile") serait postérieur à *yomi-uri* ("lire à voix haute et vendre"), désignant un art de la gravure a priori moins raffiné que l'estampe, car souvent le travail était fait à la hâte, sans les autorisations préalables nécessaires à l'époque, par des imprimeurs qui jusqu'en 1849 n'appartenaient à aucune corporation. Quelques *kawaraban* seulement ont pu être identifiés comme vraiment fabriqués à l'aide d'une plaque d'argile creusée puis cuite. Mais la plupart de quelques milliers d'exemplaires qui subsistent de nos jours étaient des gravures sur bois de cerisier ou de paulownia.

Les deux exemplaires les plus anciens ont été retrouvés dans la région du Kansai, région qui s'était considérablement enrichie au cours du XVI^e siècle. Ils représentent la bataille livrée à Osaka par les forces armées de Ieyasu, durant l'été de l'année 1615. On suppose que les deux *kawaraban* ont été imprimés à Kyôto l'automne de la même année.

Forme de communication essentiellement urbaine, le *kawaraban* apparaît à Edo, la nouvelle capitale, à partir de 1680, jouissant dès lors d'une grande popularité. L'une des causes en est sans doute le système du *san-kinkôtai*, ou "résidence alternée", qui obligeait les daimyôs à passer une année sur deux à Edo, et à y laisser en permanence leur famille. Autour des demeures des seigneurs et de leur nombreuse suite, marchands, artisans et paysans venus s'établir constituaient un nouveau flux de population, auquel venait s'ajouter un brassage d'identités régionales. Les séparations et les distances engendraient dans les provinces le désir de s'informer sur la capitale, et inversement, à Edo, on avait la nostalgie du terroir. Les *kawaraban*

répondaient aux besoins nouveaux et aux goûts de cette population urbaine croissante.

Les *kawaraban* ne possédaient ni périodicité ni lieu d'impression fixe, car leur fabrication était clandestine. Toute allusion politique leur était interdite, leur existence étant tolérée, mais non approuvée par le pouvoir. Leur format était variable, tout comme la place qu'ils accordaient à l'illustration ou au commentaire.

Les thèmes qu'ils abordaient, puisque la politique en était exclue, se laissent pour l'essentiel ranger dans deux grandes catégories: l'actualité, faite de batailles, incendies ou tremblements de terre, en quoi ils ressemblaient aux *occasionnels* du XV^e siècle, et les sujets qui, comme les *cannards* du XVI^e siècle, n'avaient qu'un rapport limité avec la réalité et étaient plutôt liés aux croyances, aux superstitions et aux phénomènes surnaturels.

Au cours de leur existence, les *kawaraban* furent traversés par plusieurs grands courants de mode: ainsi un bon nombre concerne les potins mondains du célèbre acteur de Kabuki Danjûrô. Plus grave, la vague de "*shinjûmono*", "suicides amoureux", qui déferla à Edo vers la fin du XVII^e siècle: simples faits divers, rapportés, amplifiés par les *kawaraban*, ils trouvèrent de nombreux imitateurs, qui à leur tour furent l'objet d'autres *kawaraban*, si bien qu'à plusieurs reprises, le gouvernement se vit obligé d'interdire ceux-ci pour incitation au suicide. Puis ce fut au tour des "*adauchi mono*", des "affaires de vengeance", à la suite de l'action spectaculaire des quarante-sept rônin d'Akô qui eut lieu vers 1702 et dont les émules défrayèrent les chroniques des *kawaraban* pendant un bon siècle.

A l'approche de Meiji, les thèmes se diversifièrent. Après l'arrivée du Commodore Perry en 1853, les *gaikoku-mono*, choses concernant l'étranger ou *kuro-bune mono*, concernant le "bateau noir" apparurent de plus en plus fréquemment. Malgré les interdictions, des thèmes politiques étaient parfois abordés, ce qui semble prouver qu'à cette date déjà le pouvoir des Tokugawa commençait à s'affaiblir.

Les *kawaraban* survécurent encore quelques années à la concurrence du journal. Ils surgissaient en général inopinément, au coin d'une rue, comme une sorte d'édition spéciale, lors d'un événement inattendu.

LA PRESSE AU DEBUT DE MEIJI

Les premiers journaux

Pendant plus de deux siècles et demi, les structures de la communication, réglées par le pouvoir centralisé et hiérarchisé des Tokugawa, n'avaient

que peu évolué. Mais à l'approche de l'ère Meiji, les événements se précipitèrent et une succession de troubles suscita une soif accrue d'information: la venue du "bateau noir", qui symbolisait la menace étrangère, le mécontentement de la population, s'exprimant par des émeutes paysannes, et enfin le conflit qui finit par gagner l'ensemble du pays, opposant les forces pro-shogunales aux partisans de l'Empereur. Par ailleurs, à la fin de l'époque d'Edo et surtout au début de l'ère Meiji, des progrès significatifs furent réalisés dans les domaines techniques les plus divers permettant la fabrication, la vente et la diffusion du journal: l'imprimerie, l'utilisation de caractères mobiles métalliques, le développement de la poste et des moyens de transport ou la fabrication de papier "occidental"

Aussi, la naissance de la presse moderne au Japon se situe à la lisière de ces deux époques: le premier journal au sens moderne du terme était un bi-hebdomadaire en anglais, publié à Nagasaki en 1861 par A.W. Hansard, le ***Nagasaki Shipping List and Advertiser***. D'autres titres suivirent, édités par des étrangers résidant à Yokohama. En 1862, le Bakufu fit paraître le premier journal en langue japonaise (en réalité un périodique), le ***Kanpan Batabiya shinbun*** (Publication officielle – Journal de Batavia) qui contenait des traductions choisies du *Javasche Courant* de Batavia. Imprimé sur planche de bois, à tirage limité, il avait l'aspect d'un petit cahier broché et sa parution était encore irrégulière. Le 28 janvier 1871 paraissait le premier véritable quotidien, le ***Yokohama Mainichi shinbun*** (1871-1940). L'année suivante vit la création de plusieurs quotidiens importants, dont certains existent encore aujourd'hui: le ***Tôkyô nichichi shinbun*** (ancêtre du ***Mainichi shinbun***) et le ***Yûbin hôchi shinbun*** (l'actuel ***Hôchi shinbun***) de Tôkyô et le plus ancien journal de province, le ***Kôchû shinbun***, maintenant ***Yamanshi nichichi shinbun***, de Kôfu.

La brève période de création de la presse japonaise est aussi celle de bouleversements historiques décisifs: la dissolution des structures rigides de la société féodale et l'ouverture à l'Occident, accompagnée de l'introduction rapide des connaissances les plus modernes.

Symbole de modernité

Le nouveau gouvernement de Meiji avait vite pris conscience de l'enjeu que représentait la maîtrise des moyens d'information. Dès 1869, les premières réglementations de presse supprimèrent les feuilles nées spontanément au moment du conflit pour soutenir l'ancien régime. Les nouvelles publications furent soumises à un contrôle, sévère, tandis que le

gouvernement mettait tout en œuvre pour renforcer de son côté le développement et le rayonnement d'une presse qui devait transmettre à tous le message de sa "politique éclairée"

A l'aube de Meiji, le journal était non seulement le symbole de la modernité, mais aussi l'un des agents les plus efficaces de la modernisation. A la fois l'artisan et l'outil des espoirs et des ambitions d'une ère nouvelle, la presse en tira un double profit: grâce aux premières mesures d'encouragement, des moyens techniques d'impression et de diffusion furent adoptés dans les provinces les plus éloignées, et la lecture des journaux devint bientôt une habitude quotidienne; par ailleurs, malgré la répression et la censure, une presse d'opinion vigoureuse – souvent en opposition au gouvernement – se développa à partir de 1874, dont l'impact devait dominer les idées au cours de la décennie suivante.

LA PRESSE ET LE MOUVEMENT LIBERAL

La naissance de la presse d'opinion

Dans le cadre de son programme de modernisation, le nouveau gouvernement avait entrepris une vaste campagne en faveur de la presse. Partout, l'on organisait des cercles de discussion où on lisait et commentait les journaux dont le style formel sino-japonais était loin d'être accessible à tous (l'écriture de presse subira de nombreuses modifications dans le sens de la simplification des caractères et du rapprochement de la langue parlée) et l'on ouvrit des salles de lecture pour consulter les journaux.

Mais la lune de miel du gouvernement et de la presse fut de courte durée. En janvier 1874, le *Nisshin shinjishi*, quotidien dirigé par l'anglais John Reddie Black (1827-1880) au service du *sa.in*, l'organe "de gauche" du ministère des Affaires suprêmes, publiait le fameux *kenpakusho*, un mémoire adressé au *sa.in* signé par huit personnalités réclamant l'établissement immédiat d'une assemblée élue par le peuple. Inspiré par Itagaki Taisuke (1837-1919), le fondateur du mouvement *jiyûminken* et rédigé par le journaliste Furusawa Uruô (1847-1911), ce mémoire déclencha les réactions les plus vives à sa publication. La grande presse quotidienne se scinda en deux camps: d'un côté le camp des droits populaires qui soutenait les idées d'Itagaki, en s'alignant sur la thèse du "progrès immédiat", et de l'autre le camp du pouvoir officiel qui prônait l'adoption lente et progressive d'un système parlementaire, et défendait la thèse du "progrès gradué"

Contrairement à l'attente du gouvernement, qui avait fourni un effort considérable pour promouvoir la presse, celle-ci avait pratiquement dans son ensemble rejoint l'opposition: seul Fukuchi Gen-ichirô du *Tôkyô nichî nichî shinbun* se mit au service du ministère des Affaires Suprêmes, ce qui lui donnait le privilège de publier tous les textes officiels, et tenant tête aux autres journaux, il soutint activement la politique du gouvernement.

Parallèlement, la "petite presse", comme on appelait la presse populaire, qui se tenait délibérément à l'écart de la politique et en quelque sorte perpétuait la tradition du *Kawaraban* dans son rôle de divertissement pour un large public, connut une vogue sans précédent.

Mais trois ans plus tard, en 1877, la révolte de Satsuma, aussi appelée la "guerre du sud-ouest" allait changer les habitudes de ce journalisme encore naissant. Les événements ne pouvaient laisser indifférents, mais leur éloignement engendrait un problème nouveau: celui de la transmission rapide d'informations fiables.

La guerre du sud-ouest et l'information

Lorsqu'en automne 1873, Itagaki Taisuke et Saigô Takamori démissionnèrent de leurs fonctions officielles, la lutte contre le gouvernement se dessina sur deux fronts, différents mais complémentaires: Itagaki mena un combat politique qui trouva son accomplissement dans la formidable ampleur que prit le mouvement pour la liberté et les droits populaires et le succès du parti politique qui devait en émaner en 1881. Quant à Saigô, il préféra l'opposition par les armes et se retira à Kagoshima, dans la province de Satsuma, où il s'entoura d'un fort contingent de fidèles, pour la plupart des anciens guerriers mécontents de leur sort. La suppression de leur statut avait provoqué de nombreuses révoltes et mutineries dans les régions du sud-ouest, à Saga, Hagi ou à Kumamoto. En 1877, le gouvernement décida d'intervenir: il détacha des troupes à Kagoshima pour s'emparer des armes et des munitions des insurgés, qui comptaient alors plusieurs dizaines de milliers d'hommes. Les affrontements durèrent près de huit mois, mais Saigô dut s'avouer vaincu et mit fin à ses jours.

Ces événements eurent pour conséquence un essor considérable de la presse: la population entière se sentait concernée devant la gravité de la situation et se ruait sur les journaux afin de connaître les derniers développements de l'affaire. Les éditeurs déployaient toute leur énergie afin de répondre dans les meilleurs délais aux attentes de leurs lecteurs. Les journaux de province, qui pour la plupart étaient publiés sous les auspices

des autorités locales, tentaient d'informer de leur mieux grâce aux compte-rendus officiels, tandis que pour la première fois dans leur histoire, les grands journaux de Tôkyô envoyaient des correspondants sur place. Parmi eux, non pas de simples *tanbôsha*, dont la tâche était uniquement de collecter les informations pour les transmettre à un rédacteur, mais de grands journalistes, des personnalités qui tous, à leur façon, ont marqué la vie politique du pays et les débuts de la presse japonaise.

Fukuchi Gen.ichirô, le directeur du *Tôkyô nichichi shinbun*, s'était rendu sur les lieux en personne. Le *Yûbin Hôchi shinbun*, grand quotidien passé dans l'opposition en 1874, était représenté par Inukai Tsuyoshi (1855-1932), qui sera député dès la première Assemblée de 1890, et Yano Fumio (1850-1931), publiciste, homme politique et écrivain (son roman politique *Keikoku bidan "Une belle histoire des pays classiques"* compte parmi les plus connus du genre). Ils avaient établi leur quartier général à mi-chemin, à Kyôto, comme Narushima Ryûhoku du *Chôya shinbun*. Narushima Ryûhoku (1837-1884) avait racheté en 1874 ce journal qu'il devait diriger jusqu'à sa mort. Poète, essayiste, journaliste, il fut condamné à plusieurs reprises pour son ton critique.

Mais déjà un journal se détachait du lot par sa démarche originale: le *Yomi-uri shinbun*. Fondé en 1874, il ne comptait pas parmi les *Oshinbun*, la grande presse politique, mais faisait partie des *Koshinbun*, de la "petite presse" populaire. Le premier, il franchit la barrière qui les séparait en s'intéressant à l'actualité politique. Mais surtout, soucieux de réagir le plus rapidement possible face à l'événement, il avait délégué une équipe particulièrement compétente à Kagoshima. En ce temps-là, une dépêche de Kyûshû mettait environ une journée pour parvenir à Tôkyô, six ou sept heures pour les télégrammes urgents. Lors du suicide de Saigô, le *Yomi-uri* gagna de vitesse tous les autres journaux de la capitale, en publiant le soir même une édition spéciale sur cet épisode qui avait eu lieu le matin.

Avant la guerre du sud-ouest, le *Yomi-uri* détenait déjà le plus fort tirage de la presse populaire. Entre 1877 et 1892, il prit la tête de tous les quotidiens, rivalisant de près avec son concurrent, créé à Osaka le 25 janvier 1879, l'*Asahi shinbun*. Mais tous les journaux avaient progressé de façon remarquable en un minimum de temps: le tirage global annuel était passé de huit millions en 1874 à trente-trois millions en 1877, et le tirage quotidien de vingt-trois mille à quatre-vingt treize mille exemplaires.

Le *Yomi-uri* a ainsi amorcé une tendance qui n'a fait que s'affirmer jusqu'à nos jours, faisant de la rapidité de diffusion de l'information et de l'augmentation des tirages le principal objectif des éditeurs de presse.

La presse au début du mouvement libéral

La victoire des troupes gouvernementales sur les rebelles de Kagoshima avait prouvé la supériorité militaire du nouveau pouvoir mais n'avait su calmer que provisoirement la lutte des opposants. Les conséquences économiques du conflit étaient lourdes: la guerre avait coûté cher, la monnaie se dépréciait, le chômage régnait dans les rangs des anciens guerriers privés de leur statut, les paysans devaient supporter de lourdes charges fiscales. L'opinion avait largement basculé en faveur du camp populaire, contre le camp du pouvoir.

En mai 1878, Okubo Toshimichi, l'homme fort du gouvernement qui avait engagé l'intervention militaire de Satsuma fut assassiné en pleine rue "afin de symboliser l'idéal de liberté" et venger la mort de Saigô Takamori. A partir de cette année-là, les mouvements d'opposition gagnèrent encore en ampleur, mais ils délaissèrent le sabre au profit de la plume: soutenu par la presse quotidienne et les revues, le *Jiyûminken undô*, le "mouvement pour la liberté et les droits du peuple" atteignit son apogée entre 1881 et 1883, avec la création officielle des partis politiques.

Mais avant cette date, le mouvement s'organisa en une multitude de *seisha*, de sociétés politiques, dont le but était de rassembler le plus grand nombre de militants en faveur du *Jiyûminken*.

Pour commencer, Itagaki Taisuke fit revivre l'*Aikokusha*, la "société des patriotes", dans la province de l'ancien fief de Tosa, qui existait depuis 1875 mais n'avait que peu d'adhérents. Une grande campagne de ralliement fut organisée à travers le pays. Deux ans plus tard, au quatrième congrès de l'*Aikokusha* à Osaka, 114 délégués de province, représentant plus de 87.000 membres, étaient présents. L'*Aikokusha* décida de s'appeler *Kokkai kisei dômei*, "Ligue pour la création d'une assemblée nationale" et son ambition fut désormais de devenir un véritable parti politique.

Toutes les associations politiques n'étaient pas affiliées à un organisme supra-régional comme l'*Aikokusha*. Mais dans l'espace de quelques mois, chaque région, chaque ville avaient la sienne. Car, de pair avec la multiplication des *seisha*, l'effort de vulgarisation des idées libérales et l'élargissement à la base constituaient la deuxième caractéristique du mouvement *Jiyûminken* entre 1878 et 1881. En plus des réunions régulières, on organisait des séances de débats et des conférences publiques, souvent très animées et parfois interrompues par l'arrivée de la police. Elles constituaient avec le journal un moyen de propagande très efficace. "Les conférences publiques servent à communiquer nos idées à un large auditoire,

à développer nos connaissances, et rien n'est plus apte à nous faire progresser vers la modernité" affirme un courrier de lecteur du *Kinji hyôron* ("L'Actualité critique") en mars 1878.

Sans être directement impliqués, les journaux locaux jouèrent au début un rôle pratique dans l'organisation de ces meetings, en informant de l'heure, du lieu ou du thème de la conférence. Peu à peu, l'information pure s'étoffait de commentaires ou compte-rendus, ou de lettres de lecteurs auxquelles on accordait à cette époque une large place. Par ailleurs, très rapidement, les associations les plus importantes éditaient leur propre bulletin, et parfois même de véritables revues à parution régulière. Parallèlement, la grande presse quotidienne s'engagea, elle aussi.

Surtout à Tôkyô, les *seisha* comptaient dans leurs rangs des personnalités très influentes du monde de la politique et de la presse, ce qui resserra encore les liens déjà étroits entre le journalisme et le mouvement libéral.

Baba Tatsui (1850-1888), par exemple, l'un des grands théoriciens du mouvement libéral, qui revenait d'un séjour de huit ans à Londres avait fondé avec le juriste Ono Azusa (1852-1886) le groupe *Kyôson dôshû* ("existences communes, peuple uni"). Il écrivait dans différents bulletins de *seisha* mais aussi dans la presse quotidienne, principalement dans le *Chôya shinbun*. L'*Omeisha*, la "société de l'harmonie", fondée en 1873 par l'un des futurs dirigeants du parti progressiste et député Numa Morikazu (1843-1890) et Kôno Togama (1844-1895), ministre après 1892 sous les cabinets Matsukata et Itô, regroupait des journalistes très engagés comme Shuehiro Tetchô (1849-1896), auteur de romans politiques tels que *Setchûbai*, "Prunier dans la neige" (1886) et *Kakan.ô*, "Rossignol entre les fleurs" (1877)), violent éditorialiste du *Chôya shinbun* dont il prendra la direction à la mort de Narushima Ryûhoku en 1884, ou Shimada Saburô (1901-1923) du *Yokohama Mainichi shinbu*, représentant à la première Assemblée et réélu quatorze fois, ou encore des intellectuels progressistes comme l'économiste et historien Taguchi Ukichi (1855-1905). Leur revue, l'*Omei zasshi*, publia d'ailleurs dans le cadre d'enquêtes sur la situation politique en Occident une série d'articles consacrés à la France, tels que *Futsu koku kakumei gen.in ron* ("Thèse sur les causes de Révolution Française") de Shimada Saburô, ou *Futsu koku seitai henshen ron* ("Sur les changements de régime politique en France") de Kawatsu Sukeyuki (1849-1894). Ce dernier était l'auteur de *Futsukoku kakumeishi*, une traduction en japonais d'un ouvrage paru en 1824, "Histoire de la Révolution Française depuis 1779 jusqu'à 1814" de François Auguste Mignet.

En 1880, Numa Morikazu racheta le *Tôkyô Yokohama Mainichi shinbun* dont il devint le directeur. Après sa mort, Shimada Saburô le remplaça jusqu'à l'absorption du journal par le *Hôchi shinbun* en 1906.

Ainsi les grands quotidiens devinrent à leur tour les porte-paroles du mouvement libéral.

De la presse d'opinion à la presse de parti

Après le départ du gouvernement d'Okuma Shigenobu et le décret impérial du 11 octobre 1881 prévoyant la convocation d'une assemblée pour 1890, le pays entra dans une phase de préparation fébrile.

Le 18 octobre 1881, le *Jiyûtô*, le "Parti de la Liberté" était inauguré par Itagaki Taisuke. Le 16 mars 1882, Okuma Shigenobu créait le *Kaishintô*, le "Parti du Progrès", avec Kôno Togama et Maejima Hisoka, ces deux hauts fonctionnaires qui avaient donné leur démission en même temps que lui (rappelons que Maejima avait fondé le *Yûbin hôchi shinbun* en 1873).

En face de ces deux formations libérales, un troisième parti vit le jour le 18 mars 1882: le *Rikken Teiseitô*, parti impérial constitutionnel, qui faisait à divers égards figure de parti gouvernemental. A sa tête Fukuchi Genichirô, directeur du journal *Tôkyô nichichi shinbun*.

Malgré les phases préliminaires qui annonçaient leur avènement, l'apparition des partis politiques entraîna des changements significatifs dans la configuration de la presse.

A partir de 1879, les sociétés politiques influentes publièrent des bulletins périodiques, puis des revues plus consistantes, tandis que la presse quotidienne devenait la tribune privilégiée de l'expression politique.

Après 1881, l'ensemble de la presse écrite, hormis quelques rares exceptions, possédera un lien quelconque avec l'un des partis politiques.

A Tôkyô, les "cinq grands" comme on avait coutume de désigner les cinq titres bien établis de la presse d'opinion (*Tôkyô nichichi shinbun*, *Tôkyô Yokohama mainichi shinbun*, *Yûbin hôchi shinbun*, *Chôya shinbun* et le *Tôkyô Akebono shinbun*) subiront de profondes transformations.

La plupart se rangeront clairement dans un parti. Mais le *Chôya*, par exemple, connaîtra des scissions: son directeur, Narushima Ryûhoku, resté proche d'Okuma Shigenobu, adhèrera au parti progressiste en 1882, alors que des journalistes vedettes comme Baba Tatsui ou Suehiro Tetchô seront membres du parti libéral jusqu'en 1883.

D'autres titres verront le jour puis disparaîtront en même temps que les partis eux-mêmes.

Selon une enquête de la revue *Kônan shinshi* du 28 septembre 1882, réalisée à partir de 75 journaux (à l'exclusion des périodiques et des revues) appartenant à un parti politique, trente-quatre se situaient dans le parti progressiste, et presque tous étaient des titres déjà en place. Les journaux soutenant le gouvernement étaient au nombre de vingt. Plus de la moitié, créés pour la circonstance, recevaient des subventions non négligeables. Le parti libéral comptait vingt-et-un titres, pour la plupart récents.

Les titres du *Jiyûtô*

“Si le parti libéral s’organise, se proposant d’obtenir une plus grande liberté et d’augmenter son influence sur l’opinion publique, il doit tout d’abord publier des journaux et répandre ses idées” faisait observer le *Tôyô jiyû shinbun*, la “Liberté d’Orient”, quelques mois avant la création du *Jiyûtô*.

Deux noms illustres liés aux études françaises avaient signé ce titre, premier quotidien japonais à arborer les deux caractères de *Jiyû*: “Liberté”. Le prince Saionji Kinmochi (1849-1940), qui revenait d’un séjour de dix ans à Paris, où il avait vécu la Commune, et Nakae Chômin (1847-1901), surnommé le “Rousseau d’Orient” (il publia en 1882 une traduction presque complète du *Contrat social*), qui avait passé deux ans et demi en France et dirigeait le *Futsugaki juku*, “Collège d’Etudes Françaises” consacré à l’enseignement mais aussi lieu de réflexion et de propagation des nouvelles idées politiques et de la culture française.

Journal de qualité, le *Tôyô jiyû shinbun* connut un fort retentissement. Mais le gouvernement tenta à diverses reprises de l’interdire, puis fit pression sur la personne de Saionji Kinmochi, qui était le frère cadet du grand chambellan Tokudaiji Sanenori. En dernier ressort, un ordre impérial mit fin à la publication.

Malgré son existence très brève (du 18 mars au 30 avril 1881), la “Liberté d’Orient” n’en fut pas moins l’un quotidiens les plus originaux de cette époque, car il représentait l’école radicale française, en marge du mouvement libéral plutôt dominé par le courant progressiste anglo-saxon.

Le 25 juin 1882, le *Jiyû shinbun*, créé comme véritable organe du parti libéral, révélait le défi en ces termes: “Un parti politique sans journal est comme une armée sans armes. Comment sans lui vaincrait-il l’ennemi, le parti opposé, comment saurait-il élargir son influence sur la société? Nous avons déjà créé le parti libéral et définitivement formé une vaste organisation, mais pour pouvoir progresser encore et donner de l’ampleur à

notre mouvement, la chose la plus urgente à cette heure est de promouvoir la connaissance, d'échanger les idées, d'accroître les rangs de notre parti, de démontrer à tous la fermeté de notre idéologie, et d'unifier l'opinion. Il y un moyen d'y parvenir: le journal."

Le numéro de création portait des signatures illustres, celle d'Itagaki Taisuke, chef du parti libéral et président du journal, celle de ses proches collaborateurs, mais aussi de personnalités du mouvement libéral connues du public: Baba Tatsui, Suehiro Tetchô, Taguchi Ukichi ou Nakae Chômin.

Mais à la suite de scissions internes le journal perdit ses meilleurs journalistes et connut de graves difficultés malgré les efforts de Furusawa Uruô, son nouveau rédacteur en chef. Plus que les autres, le **Jiyû shinbun** eut à souffrir de la répression qui suivit la nouvelle réglementation de presse d'avril 1883 et perdit beaucoup de lecteurs. Enfin, lorsqu'un an plus tard le parti libéral fut dissous, le journal perdit sa raison d'être et fut contraint de disparaître.

Les titres du Kaishintô

Tandis que le parti libéral se voyait obligé de lancer de nouveaux titres, le parti progressiste rallia dès sa création la majeure partie des grands journaux déjà en place. Sans doute cela reflétait-il déjà le sentiment de la plupart des intellectuels qui préféraient une interprétation plus gradualiste et mesurée du libéralisme.

Le **Yûbin hôchi shinbun** fut racheté par Yano Fumio après sa démission du ministère en 1881. Secondé par Inukai Tsuyoshi, Ozaki Yukio, Fujita Mokichi et Hara Takashi (Kei), ce journal devint tout naturellement le porte-parole du parti progressiste.

De même le **Tôkyô Yokohama Mainichi shinbun**, sous la direction de Numa Morikazu, se rallia au *Kaishintô*.

Les titres du Teiseitô

Le parti impérial fondé par Fukuchi Gen-ichirô ne s'attira guère les faveurs de l'opinion publique, à tel point qu'on le surnomma le "*Sannintô*", le parti aux trois membres: Fukuchi Gen-ichirô, Mizuno Torajirô (1854-1909) et Maruyama Sakura (1840-1899). Chacun des trois était directeur d'un journal: le grand quotidien **Tôkyô Akebono shinbun** fut racheté par Mizuno Tora-

jirô et parut sous le titre *Tôyô shinpô*, Fukuchi possédait le *Tôkyô nichichi shinbun* et Maruyama Sakura le *Meiji nippô*.

Le déclin de la presse de parti

L'âge d'or de la presse de parti fut d'aussi courte durée que les partis eux-mêmes. Le parti libéral fut dissous en octobre 1884 et les journaux qu'il avait créés disparurent avec lui. En revanche, les titres favorables au *Kaishintô* connurent de brusques chutes de tirage mais réussirent pour la plupart à se maintenir. Paradoxalement, le *Tôkyô nichichi shinbun* sortit lésé de son expérience d'organe du parti impérial. Considéré même par le gouvernement comme "plus royaliste que le roi" il n'avait jamais convaincu l'opinion, et avait de surcroît perdu sa fonction de *goyôshinbun* (journal au service du gouvernement autorisé à publier les textes officiels) qui avait été son apanage. Quant au gouvernement, il avait tenu à garder sa souveraineté face à tous les partis, en déclarant: "L'opinion considère le *Teiseitô* comme le parti du gouvernement, mais le gouvernement s'élève au-dessus des partis politiques, et souhaite leur rapide dissolution"

Aussitôt, des mesures furent prises pour contrôler la presse et réprimer l'opposition. La réglementation de presse de 1883 facilitait la procédure d'interdiction ou de suspension d'un journal, la confiscation du matériel d'imprimerie et la condamnation de journalistes pour délit d'opinion, tandis que la loi sur les rassemblements de 1880 fut sévèrement appliquée afin d'empêcher les réunions de propagande politique.

La voie du milieu: Fukuzawa Yukichi et le *Jiji shinpô* (1882-1936)

Quand Fukuzawa Yukichi (1834-1901) se mit en devoir de publier le quotidien *Jiji shinpô*, sa renommée auprès du public n'était plus à faire. *Seiyô jijô*, "Situation de l'Occident" (paru entre 1866 et 1870) et *Gakumon no susume* "Promotion des sciences" (17 volumes, de 1872-1876), qui ne représentent qu'une partie de ses œuvres, s'étaient vendus à plusieurs centaines de milliers d'exemplaires.

L'intérêt qu'il portait à la presse semble dater de ses premiers séjours aux Etats-Unis dans les années dix-huit cent soixante. Depuis, il avait non seulement amené un certain nombre de ses disciples au journalisme, mais avait lui-même publié deux revues, en 1874, le *Meiroke zasshi* (avec ses

amis du groupe d'intellectuels *Meiokusha*) et le *Minkan zasshi*, "La revue du peuple"

Le 1er mars 1882, alors que le mouvement *Jiyûminken* atteignait son apogée et que les grands journaux d'opinion se ralliaient tous à un parti politique, il créa un quotidien tout à fait original, dont la devise *dokuritsu fuki*, "indépendance et neutralité" était aussi le programme. Dans son numéro de création, il écrivait: "Nous l'avons appelé *Jiji shinpô* ("Nouvelles du temps") car notre propos est de décrire la civilisation moderne, de débattre des problèmes que pose la progression dans cette civilisation, et de transmettre sans délai et à tous les orientations du jour"

Soucieux de ne pas se laisser influencer par quelque parti que ce soit, Fukuzawa Yukichi n'en avait pas moins ses racines à *Keiô* – la future Université de Keiô dont il était le fondateur et père spirituel – ce qui le rapprochait du parti progressiste *Kaishintô* et de l'interprétation anglo-saxonne du libéralisme. Mais dans les rangs libéraux, on lui reprochait son refus de prendre position, attitude qui, disait-on, servait finalement le pouvoir.

Journal de qualité, marqué par la forte personnalité de Fukuzawa qui signait lui-même les éditoriaux, le *Jiji shinpô* innova dans la mesure où il n'hésita pas à accorder dès le début une place particulièrement large à la publicité, qui assurait presque entièrement son financement.

LES TRACES DE MEIJI DANS LA PRESSE MODERNE

La presse japonaise actuelle se veut, dans sa majorité, indépendante des partis politiques et se définit volontiers comme une presse d'information pure, réunissant à la fois les qualités d'un journal de haut niveau et d'un journal de masse.

Aussi, la période des années dix-huit cent soixante-dix et quatre-vingt, d'abord marquée par l'engagement politique des journaux puis leur ralliement, presque sans exception à un parti politique, représente-elle une phase tout à fait originale dans l'histoire de la presse japonaise. Mais au-delà de l'intérêt que l'on peut porter à cette époque, cette période nous permet aussi de mieux comprendre certains traits de la presse actuelle. En effet, c'est à cette même époque que se forma ce courant encore dominant aujourd'hui, engagé par le *Yomi-uri shinbun* ou le *Jiji shinpô*, issu de la rencontre entre la presse populaire (qui elle-même puise ses racines dans la tradition du *kawaraban*) et la presse intellectuelle et élitiste des premières années de

Meiji, réussissant l'amalgame de ces deux formes de journalisme qu'a priori rien ne rapproche.

La première agence de presse, la *Jiji tsûshinsha*, fut établie en 1888. En 1890, l'***Asahi shinbun*** s'équipa le premier de presses rotatives Marinoni, importées de France. En l'espace de ces quelques années, des progrès considérables furent réalisés dans la fabrication du journal et la rapidité d'accès aux informations. La guerre sino-japonaise de 1894-1895 confirma cette tendance et les journaux se firent une concurrence acharnée dans la course aux nouvelles.

Ainsi apparaissent déjà à l'époque ***Meiji*** certaines particularités qui semblent, de nos jours, être comme des constantes de la presse quotidienne japonaise: priorité au journalisme d'information, innovation dans le domaine des techniques de communication et recherche du taux maximum d'audience.

BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE

- HARUHARA Akihiko, *Nihon shinbun tsûshi*, "Histoire chronologique des journaux japonais", Gendai jânarizumu shuppan-kai, Tôkyô, 1969, 331 p.
- MIYATAKE Gaikotsu et NISHIDA Taketoshi, *Meiji shinbun zasshi kankeisha ryakuden*, "Aperçus biographiques relatifs aux journaux et revues de Meiji", Meiji Taishô Genron shiryô, vol. 20, Misuzu shobô, 1985, 315 p.
- NISHIDA Taketoshi, *Meiji jidai no shinbun to zasshi*, "Journaux et revues de l'ère Meiji", Shibundô, Tôkyô, 1961, 277 p.
- ONO Hideo, *Kawaraban monogatari*, "Récit du kwarabam", Yûzankaku, Tôkyô, 1970, 374 p.
- ONO Hideo, *Nihon shinbun hattatsu-shi*, "Histoire du développement de la presse japonaise", Osaka Mainichi shinbun-sha, Osaka, 1922, 520 p.
- ONO Hideo, *Shinbun no rekishi*, "Histoire de la presse", Tôkyôdô shuppan, Tôkyô, 1961, 208 p.
- UCHIKAWA Yoshimi et ARAI Naoyuki, *Nihon no jânarizumu*, "Le journalisme japonais", Yûhikaku, Tôkyô, 1983, 272 p.
- YAMAMOTO Fumio, *Nihon shinbun shi*, "Histoire de la presse japonaise", Kokusai shuppan, Tôkyô, 1948, 286 p.
- YAMAMOTO Fumio, *Nihon masu komyunikëshon-shi*, "Histoire de la communication de masse au Japon", Tôkai daigaku shuppankai, Tôkyô, 1e éd. augmentée, 1981, 392 p.
- Meiji bunka zenshû*, "Collection complète sur la culture de Meiji", vol. 4: "Shinbunhen", Nihon hyôron shinsha, 1928, rééd. 1955, 628 p.
- Bakumatsu Meiji shinbun zenshû*, "Collection complète des journaux de la fin du régime shogunal à Meiji", Taiseidô, Tôkyô, 1934-1935.